

Dans un Fauteuil

US ET ABUS

Tout le monde connaît l'épisode suivant de la vie d'Esoppe. Son maître, donnant un banquet, lui ordonna de ne servir aux convives que les mets les meilleurs. Esoppe fit composer un repas dont tous les plats étaient de la langue. Son maître se plaignit à lui de ce qu'il n'avait pas suivi ses instructions. Esoppe lui répondit, en citant tous les biens que l'humanité devait à la langue: "Mais la langue n'est-elle pas la meilleure chose au monde?" Quelque temps après, à l'occasion d'un second banquet, son maître lui commanda de ne servir que la chose la plus mauvaise. Or, Esoppe ne fit apporter que de la langue. Comme son maître s'emportait contre lui, il lui répliqua, en lui énumérant tous les maux causés par la langue: "Maître, convenez que la langue est la pire des choses."

Cet apologue illustre à merveille le fait que les choses sont de simples instruments. C'est l'usage qu'on en fait qui les rend bonnes ou mauvaises. Lorsque les hommes les emploient à des fins utiles, ils en usent. Lorsqu'ils les font servir à des fins néfastes, ils en abusent. Tout le progrès de la civilisation consiste à apprendre à distinguer pour chaque chose entre l'us et l'abus. Le degré de développement d'un peuple, d'un groupe ou d'un individu est fonction du degré de cette connaissance.

Mais chaque accession à un état supérieur, pour les sociétés, comme pour l'individu, est graduelle, lente, pénible, semée de catastrophes et de ruines. Elle est le fruit de l'expérience qui ne s'acquiert qu'au prix de souffrances. C'est en se trompant, en persévérant et en peinant que l'humanité s'élève. Ivres de la puissance qu'elles leur conféraient, les sociétés ont commencé à abuser de leur force et de leur richesse. De dures leçons, achetées par des torrents de sang et des maux sans nombre, commencèrent à peine à les avertir sur l'art ardu de s'en servir.

C'est en les tourmentant que la vie instruit les hommes. Les choses sont mises à sa disposition pour servir à son bonheur ou à son malheur, selon qu'il en usera ou abusera. Or, il n'apprendra à distinguer l'un de l'autre qu'à ses propres dépens.

Mais, quand il se trompe, sa tendance naturelle est de s'emporter contre les choses. De même l'enfant ou le sauvage frappe ou brise l'objet auquel il se heurte. Il ne pense pas à blâmer son imprudence ou son inattention. Aussi, si les choses pouvaient disparaître, il est certain que la colère conçue à leur sujet par les hommes à l'occasion des souffrances accompagnant leur ignorance s'en servir, aurait détruit le monde. Heureusement, une sage providence les laisse toujours avec nous afin de nous obliger, bon gré mal gré, à apprendre notre leçon. C'est cette nécessité qui nous sauve de la barbarie, adoucissant nos mœurs et accroît notre bien-être matériel.

Défendre, prohiber l'usage d'une chose, sous prétexte qu'il cause des souffrances, est donc l'effet d'un réflexe inconscient. Provoqué par le spectacle des maux d'un abus, il s'attaque à l'instrument au lieu de viser l'agent qui est seul responsable. C'est ainsi que les lois de prohibition perdent de vue le bien ultime que les sociétés doivent nécessairement retirer de la liberté de s'instruire par la souffrance dans l'art de distinguer entre l'us et l'abus de la chose incriminée. L'exercice des facultés intellectuelles et morales inhérent à la poursuite de cette nouvelle acquisition leur fait gravir lentement l'échelle du progrès social. Qu'à chaque échelon, elles aient à penser, à se méchurer par suite de leurs erreurs et de leurs faiblesses, peu importe. L'essentiel c'est qu'elles continuent à monter. Supprimer les obstacles qui les arrêtent, c'est leur enlever les points d'appui nécessaires pour gravir un échelon de plus. Les douleurs qui accompagnent cette montée sont les feux qui les avertissent de l'erreur en les brûlant.

L'alcool, par exemple, est une chose dont les hommes commencent à savoir se servir. Son abus, avec son cortège de misères et de vicieuses innocentes, soulevait la conscience. Aussi s'occupait-on d'en rechercher la nature exacte, les propriétés chimiques et physiques, les effets sur l'organisme humain, etc. Ces recherches ont enrichi et continueraient à enrichir la science. Petit à petit, elles nous apprennaient à user de l'alcool sans qu'il fut nécessaire, en le supprimant, de nous priver des joies qu'il apporte et de la richesse matérielle qu'il répand dans le monde.

C'est ainsi que la civilisation progresse en écartant le mal et en conservant le bien; en supprimant l'abus en faveur de l'us profitable. Et chaque conquête de cet ordre marque un progrès de l'intelligence et de la conscience.

Mais, la loi de prohibition, avec son origine de réflexe animal, compromet ces résultats. Elle n'apprend pas à manier le flambeau; elle le foule aux pieds.

O'LA!

Les féministes de Mobile sont dans la joie; une commission municipale vient de décréter que la rue Adam se nommerait dorénavant la rue Eva. Nous voulons croire qu'il n'y a pas de serpent dans cette rue!

LE CINEMA

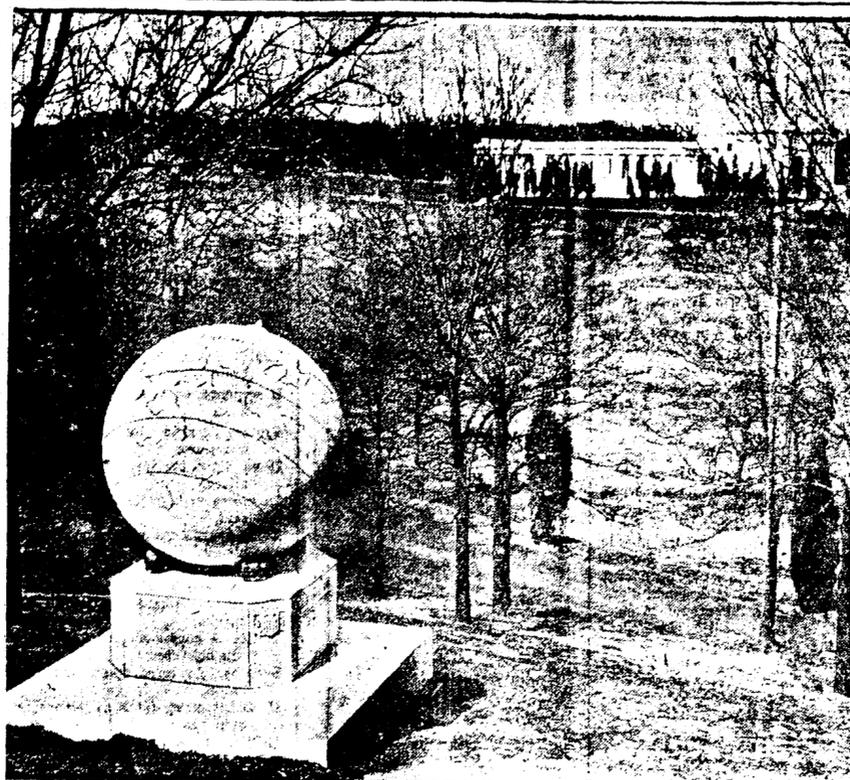
L'œuvre de Balzac paraît, au point de vue cinématographique, une mine inépuisable. On en a déjà tiré quelques films, plus ou moins heureux, comme l'Auberge Rouge ou le Colonel Chabert, et il est vraisemblable que la série célèbre des Illusions perdues et des Splendeurs et Misères des courtisanes fournira, un jour prochain, la matière d'un scénario-type, plein de mouvement, de passion, de vie. L'étoffe est riche, il ne s'agit que de tailler. Mais on s'exécute moins qu'ayant à choisir, un metteur en scène ait choisis de préférence le Père Goriot. Le sujet du Père Goriot ne semblait guère se prêter à l'adaptation cinématographique: il se développe tout entier, pour ainsi dire, dans le cœur d'un vieillard qui adore, avec les attendrissements excessifs de la sénilité, ses deux filles, deux ingrates, par lesquelles il est dépouillé et abandonné. C'est étudié purement psychologique—ou physiologique—dont il ne reste plus, à l'écran, qu'une suite de scènes... de famille, où l'on voit Delphine de Nucingen ou Anastasie de Restaud venir demander de l'argent à son papa, l'embrasser à la hâte et s'en aller, après quoi le pauvre et triste Goriot tire son mouchoir et fond en larmes. Et ce qui prouve que le sujet, décidément, n'est pas "cinéma," c'est que, sans les commentaires écrits, on ne comprendrait goutte à ce qui se passe entre les trois principaux personnages, c'est-à-dire entre les deux filles et leur papa, vrai "banquier donné par la nature." Quand les commentaires sont longs, c'est que le sujet est insignifiant ou embrouillé. Il y a Rastignac, il est vrai, pour animer le scénario, et surtout Vautrin, le prodigieux Vautrin, qu'on vient surprendre et arrêter à la pension Vauquer, et comme il ne pleurniche pas, lui, il s'en faut, on le prend en amitié et l'on regrette vivement de le voir partir, ou plutôt repartir pour le bagne. Mais l'aventure de Vautrin ne forme qu'un épisode, et le film, tout compte fait, n'est pas loin d'ennuyer: Mme de Restaud a beau se moquer de son mari, son inconduite ne relève d'aucun attrait la monotonie du sujet, M. Signoret est larmoyant à souhait dans le rôle, très difficile, du Père Goriot.

Les éclairages manquent de variété. La nuit, dans la chambrette de Goriot, où fume un quinquet, il fait presque aussi clair qu'en plein jour dans la rue, ou encore qu'un soir de bal dans les salons illuminés de la baronne de Nucingen. On remarque, en outre, quelques erreurs de costume: pourquoi, par exemple, la livrée—nous sommes sous la Restauration—porte-t-elle le tricorne, au lieu du bicorne? Les corrections de ce genre ne sont pas spéciales à l'œuvre, à quel point la plupart des metteurs en scène se désintéressent de la vérité en matière de costumes, de décors ou d'accessoires d'ordre historique. On accepte n'importe quoi, on se contente de tous les à-peu-près. La conscience artistique fait souvent défaut.

C'est un reproche qu'on n'adressera pas à M. Bernard Dechamps, metteur en scène de l'Agonie des Algiers, bien que lui aussi, comme costumier, se soit mépris plus d'une fois. Son œuvre est fidèle et l'a montée avec goût. On voudrait dans ses "photographies" plus de recherches d'originalité, d'ingéniosité, plus de trouvailles en un mot. Mais ses reconstitutions de milieux, tantôt éblouissantes, comme la Présentation des Aigles à l'Empereur ou la première de Cordelia à l'Opéra, tantôt émouvantes et criantes de réalité, comme ses différents tableaux de la vie domestique de Doguereau et de Goglu, sont toujours soignées. On le constate avec un vrai plaisir.

Le thème de l'Agonie est un composé de l'Aiglon—ou, si l'on préfère, de l'histoire du roi de Rome—et des Demi-Soldes, de M. d'Esparsès. L'un des anciens officiers de la grande armée, le colonel Montander est chargé, en 1821, par l'Empereur exilé, d'aller à Schœnbrunn pour l'éclaire de voir le Roi de Rome, déguisé en duc de Reichstadt. Il remplit sa mission —bien aisément, à vrai dire—il voit l'enfant seul, la nuit, dans le parc, et lui raconte les hauts faits de son père, tels qu'ils furent accomplis. C'est alors, à chacun de ces récits, que l'écran évoque, devant nous, les charges légendaires, les cérémonies éclatantes, les victoires qui ont illustré le règne de l'Empereur, et aussi la retraite de Russie et les adieux de Fontainebleau qui en ont marqué la fin. Sa mission accomplie, Montander revient à Paris, et comme, sur ces entrefaites, on apprend la mort de l'Empereur, les demi-soldes jurent de mettre le "petit" sur le trône du père. Il ne leur suffit plus de provoquer et de "baser des ultras." Ils comptent tout de bon, mais une canaueuse de l'Opéra, que Montander a des raisons de croire son amie, les trahit. Ils sont condamnés et fusillés. L'action est serrée, tragique, fertile en pittoresque, toujours captivante, et, de plus, elle reste claire, d'un bout à l'autre: la clarté, qui rend les textes inutiles, voilà la qualité essentielle d'un scénario cinématographique. On ne le proclamera jamais assez, maintenant que les industriels du film s'évertuent à ravassier le public de cinéromans extravagants dont la durée dépasse des mois entiers et qui demeureraient indéchif-

En Memoire de l'Explorateur Peary



Nous sommes heureux de reproduire ci-dessus la photographie du monument au capitaine national d'Arrington par le gouvernement américain en l'honneur de l'explorateur Robert E. Peary qui fit la découverte du Pôle-Nord.

frables s'ils n'étaient expliqués, tant bien que mal, par des textes plus longs encore que les tableaux de la bande! S'il faut tout expliquer par des textes, le film n'a plus de raison d'être.

La raison d'être du film intitulé Disraëli est très nette: on a voulu en Amérique—car cette production est américaine et non anglaise—montrer l'ascension politique d'un grand israélite et l'ampleur de son œuvre. On a d'ailleurs réussi à établir, sur ce plan, un film d'un caractère nouveau, et d'un intérêt très vivant. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que ce Disraëli est au cinéma actuel ce que le Pasteur de M. Sacha Guitry a été au théâtre de ces dernières années, car aux faits, aux événements de la vie de lord Beaconsfield, l'auteur du scénario s'est vu ou cru obligé de mêler, avec une habileté d'homme d'œuvre, l'intrigue, dénuée et enfantine, d'une affaire d'espionnage. Une espionne russe cherche à empêcher la mainmise de la Grande-Bretagne sur le canal de Suez et son gouvernement réussit à intercepter un envoi d'or que les Anglais attendaient d'Argentine, mais Disraëli, qu'incarne à merveille M. Arliss, triomphe par son audace; bien que l'or soit resté en chemin, il prend sur lui de faire signer par la Banque d'Angleterre le chèque promis au khédive. Le khédive est payé, et les Anglais deviennent les maîtres du canal. Le film s'achève par un coup de théâtre fort habile qui met en scène lady Beaconsfield, nouvelle Baucis d'un nouveau Philémon. Mais l'attrait de l'ouvrage repose sur le caractère de Disraëli, un caractère énergique d'homme d'action. C'est ce qui en fait le mérite. Si la lutte du premier ministre contre les rivaux de son pays d'adoption était plus âpre, moins tempérée de fadeuses sentimentalités, ce film figurerait parmi les meilleurs. Tel qu'il est, il marque une date et pourra faire école.

On pourrait en conclure que les Américains ont lâché leur Far-West et renoncé à leur sensibilité un peu puérile, pour monter des scénarios vécutés et intéressants tirés de l'histoire politique du vieux monde. Ce n'est pas tout à fait le cas; la Rue des Rèves, une des dernières productions de M. Griffith, nous ramène au genre préchi-précha très en faveur outre-Atlantique, et la Brute civilisée, un film américain qui circule depuis peu, est bien l'histoire de cow-boy qui repenti la plus plate et la plus ridicule qu'on puisse imaginer! Les cow-boys qui enlèvent des jeunes filles ne sont pas bien recommandables; mais quand ils se repentent, ils sont effrayants!

Nous devons à M. Jean Hervé, de la Comédie-Française, un des plus remarquables films de l'année: Le pauvre village. C'est dans un paysage et grandiose décor des montagnes suisses qu'on voit se dérouler la lutte du village et de l'usine, des vieux habitants qui souffrent aux industriels la force du torrent qui bondit entre leurs maisons misérables et de la génération nouvelle sensée aux arguments des hommes d'argent et plus exposée à tomber dans leurs pièges. C'est le fils du plus ancien défenseur de la vie rustique du village qui, égaré par la passion trahira les intérêts sacrés. Seule, la mort tragique de son père le ramènera dans la maison familiale où il lui appartient de restaurer le foyer détruit. Sujet élevé, traité en raccourcis qui ne manquent pas de puissance, et d'une belle tenue morale. La mise en scène est d'une sobriété qui convient au cadre magnifique. Tout, depuis l'agencement des scènes, jusqu'à la mise en valeur des gestes dans les vues de détail et à l'inter-

La France Peut Vaincre

LES ALLEMANDS

SES CANONS ET SES BAYONNETTES FERONT RESPECTER LE TRAITÉ DE VERSAILLES.

Paris.—M. Louis Dubois, président de la commission des réparations, a fait une déclaration significative dans un banquet donné par l'Union du commerce et de l'industrie. Il a dit: "La France est assez puissante pour agir seule et assurer l'exécution du traité de Versailles par le canon et la baïonnette, si c'est nécessaire. La tâche de la commission est simplement de fixer les sommes dues par l'Allemagne, de constater jusqu'à quel point l'Allemagne peut payer et de présenter un rapport aux gouvernements alliés; mais, si la France ne peut pas obtenir la ferme appui de ses alliés, elle n'a pas besoin d'aide pour se faire payer."

UNE INJUSTICE

Paris.—Cette année tous les habitants de la France, hommes, femmes et enfants; contribuent pour une somme représentant \$35 en or à réparer les dévastations causées par les Allemands. Pendant ce temps on demande à l'Allemagne de verser l'équivalent de \$3 or et de \$6 en marchandises et elle refuse avec indignation par la voix de son chancelier.

Depuis la fin de la guerre, chaque Français a pagé l'équivalent de \$200 or pour la reconstruction et les paiements affectés par les Allemands ne s'élèvent qu'à \$40 par tête. Elle est la clef de la situation et ces faits expliquent pourquoi la France, instruite par l'expérience du passé ne consentira pas à discuter la question des réparations à la conférence de Gênes où elle se trouvera en minorité.

L'indignation causée en France par la réclamation de sa dette est loin de diminuer et ce sentiment est d'autant plus accentué que l'Amérique semble s'opposer à ce que la France exige de l'Allemagne tout ce qui lui est dû.

Le conseil suprême des alliés va probablement se réunir très prochainement à la suite du refus du chancelier allemand d'accepter les conditions auxquelles la commission des réparations a consenti à accorder un moratorium partiel à l'Allemagne.

La réponse du chancelier sera étudiée par la commission des réparations en premier lieu, mais cette commission, privée du pouvoir d'adopter des mesures de rigueur devra s'adresser de nouveau aux alliés. Il s'est produit de trop nombreuses complications pour qu'un plan d'action soit arrêté et l'on croit dans les milieux officiels que le premier ministre Poincaré se trouvera obligé de consentir à une convocation du conseil suprême.

L'opinion semi-officielle française est que le chancelier Wirth a été obligé de changer son attitude comme l'a fait le Dr. Simons avant lui pour garantir sa majorité et qu'il se trouve obligé maintenant de résister aux alliés.

Paris.—Un jeune Russe, âgé de 30 ans, nommé Alekhine, a joué à Paris douze parties d'échecs simultanées sans regarder les échiquiers. Il en gagna onze et la douzième fut déclarée nulle. Alekhine portera un défi à Capablanca.

Un Discours de Lenine

A PROPOS DE GENES

QUI A BESOIN D'ÊTRE EXPLIQUÉ AVANT GENES.

Lenine a parlé de la conférence de Gênes au congrès panrusse des métaux. C'est un discours confus où le communisme, le militarisme et le mercantilisme font un mélange barbare. Après avoir dit que les bolcheviks allaient à Gênes en marchands, Lenine ajoute qu'il faut se préparer à la guerre. Il serait intéressant qu'il nous expliquât si cette guerre doit être offensive ou défensive. Si les soviets préparent une guerre offensive, renonçons tout de suite à converser avec eux à Gênes. S'il s'agit d'une défensive, elle suppose de la part des voisins de la Russie une offensive, et l'hypothèse est simplement stupide.

En tout cas, voilà des propos qui demanderaient à être élucidés avant Gênes.

La conférence de Gênes, a dit Lenine, reste le centre de la politique internationale. La Russie va à Gênes en simple qualité de commerçant, pour étudier les conditions de commerce et les conditions politiques les plus favorables.

"Les Etats étrangers savent fort bien qu'un grand nombre de traités de commerce entre la Russie et divers pays capitalistes, ainsi qu'une quantité toujours plus considérable de contrats commerciaux détaillés dont une base matérielle aux questions qui seront traitées à Gênes.

"Les conversations et projets politiques constitueront une superstructure plus ou moins artificielle. La liste des accords commerciaux existants ou en voie de conclusion occupera plusieurs pages. Il faut y ajouter de nombreuses propositions pratiques, concernant l'établissement de groupements financiers solides. C'est avec ce bagage seul que la Russie ira à Gênes.

"Mais les diplomates bourgeois auront-elles le temps, dans ces quelques semaines, de s'entendre à trois ou quatre sur les projets, mêmes qu'elles annoncent au monde? La chose est douteuse, puisque, à Cannes, après une multitude de conférences, elles n'ont pas réussi à dire exactement ce qu'elles veulent. Aussi Trotsky eut-il raison d'inviter les soldats rouges à se rendre compte de la situation internationale—car il se pourrait qu'au jeu diplomatique succédât le jeu des armes. Si une nouvelle guerre nous est imposée, nous aurons supporter l'épreuve. L'ajournement de la conférence constitue une véritable menace de guerre.

"Toute tentative d'imposer à la Russie des conditions comme à un vaincu serait une sottise ne méritant aucune réponse.

"L'ajournement de la conférence nous laissera seulement quelques pertes à nos partenaires malades de cette incurable maladie: celle de la volonté."

EFFLUVES PRINTANIERES

(Poème en prose)

Dans la saison précoce et charmante qui gonfle les bourgeons et fait couler les premières larmes de la sève réveillée, des écuyères accomplies jettent une note de gaieté sur le parc Audouben. Un essaim de jeunes filles par leurs ris purs et sonores lancées à tous les vents, provoque l'admiration des promeneurs matineux et rêveurs, quelque peu farouchés par la désinvolture charmante de ces passionnées du sport équestre.

FAITS DIVERS

Paris.—Le président Millerand est parti pour un long voyage dans l'Afrique du nord qui promet d'avoir une grande signification politique et commerciale.

Quelques journaux seulement osent faire des prédictions relatives à la prochaine conférence internationale de Gênes pour la restauration économique et financière de l'Europe. Il ne s'agit pas de prédictions, bien précises, mais il est prévu que les conflits d'opinions seront tels que des ententes efficaces seront peut-être impossibles. Quoi qu'il en soit, il est compris que la France ne permettra pas que ses droits soient lésés. Il est aussi compris que la France a l'intention de s'en tenir à la lettre et à l'esprit du traité de paix qui lui assure des garanties.

Moscou.—Le ministre de la guerre Trotzky, qui arrive d'un voyage d'inspection militaire sur le front du sud-ouest, a déclaré devant le congrès communiste que dans le cas où les soviets seraient attaqués par toute la bourgeoisie de l'Europe, ils se montreraient encore plus implacables que pendant la guerre civile russe.

Riga.—De l'avis des délégués de la Russie soviétique qui se rendent à la conférence de Gênes, le succès du congrès dépend entièrement de l'esprit de conciliation qu'y apporteront les représentants de la Grande Entente.

LES NOMBREUX "SUCCES" DE LA LOI VOLSTEAD

L'autre jour, on se disposait à juger, à la cour fédérale du district de New-York City, un citoyen accusé d'avoir violé la loi Volstead.

D'une de ses pairs avaient été appelés comme jurés. L'avocat de l'accusé posa cette question au juré Alwon Knowles:

"Avez-vous certain préjugé contre un homme accusé d'avoir vendu des boissons alcooliques?"

—Non, répondit le juré, mais j'en ai contre la loi Volstead.

Un autre juré se leva alors et fit la même déclaration, puis un autre juré, puis tous les autres.

L'affaire a été remise à huitaine.

LA BASILIQUE Ste ANNE DE BEAUPRE INCENDIÉE

Quebec, 29 mars.—La basilique de Ste Anne de Beaulieu, vieille de trois cents ans, pèlerinage connu par toute l'Amérique du Nord, a été détruite par le feu aujourd'hui, les flammes se propageant rapidement; la sacristie, le monastère et le collège sont en ruines. Les pertes sont estimées à \$1,200,000.

Un court-circuit fut cause du sinistre, embrasant une pile de béquilles, ex-voto des pèlerins. Les pères Rédemptoristes, au commencement de l'incendie, malgré les flammes, organisèrent une procession autour de la statue de Ste Anne, priant pour que la basilique soit sauvée.

Les villageois aidèrent les prêtres à combattre le feu; c'est à grand mal que le village fut épargné. De nombreuses reliques, des œuvres d'art et la statue célèbre parent être sauvées. Les bâtiments étaient assurés pour une somme de \$500,000.

LES BOUTEILLES DE POCHE

UNE "GRANDE INVENTION" REDEVABLE A LA LOI VOLSTEAD

Newark.—Le Dr. James K. Shields, président de l'Anti-Saloon League, de New-Jersey, parlant l'autre jour à la conférence méthodiste épiscopale de Newark, a déclaré que "plus de la moitié des agents de la prohibition de l'Etat sont opposés à la prohibition."

Il a recommandé une plus grande activité de la part de l'Anti-Saloon League, et a déclaré "qu'ailleurs que le fait que le grand nombre des bouteilles "de poche" indiquent que le pays est sec, la mise en vigueur de la prohibition laisse à désirer." Les agents, a-t-il dit, sont nommés trop souvent par des politiciens, et ne sont pas du tout favorables à la prohibition. Serait-ce l'abus des alcools qui ferait désraisonner les fanatiques de la prohibition? Comment le Dr. Shields peut-il affirmer, d'un côté, que le pays est "sec" et, de l'autre, qu'il faut une meilleure application de la loi. Si le pays est déjà sec, pourquoi faut-il plus de rigueur et de sévérité? N'est-ce pas plutôt parce que les gens sont dégoûtés du régime sec. Et comment la possession, par un grand nombre de personnes, de bouteilles "de poche", prouve-t-elle la sécheresse du pays. Cela reviendrait à dire que plus on boit d'alcool, plus le pays est sec! Magnifique raisonnement, bien digne de ceux qui ont imposé au pays un régime dont il ne voulait à aucun prix. Il semblerait que la prohibition est bien malade, si l'on ne peut plus la défendre que par de pareils arguments.

Les Chinois, d'après la tradition royale, prétendent que leurs premiers empereurs étaient tous dieux et ont régné durant 300,000 ans avant l'avènement de To Hi, dont l'avènement au trône date de 2953 avant J.-C.

LA VIEILLESSE

Tout d'abord, quelle conception vous êtes-vous faite de la vieillesse? Est-ce un déclin? Est-ce un progrès? Est-ce une descente? Est-ce une ascension? Voici que vous avez soixante-dix ans ou prochains ou passés. C'est bien le soir, n'est-ce pas? Vous en sentez descendre les ombres dans vos yeux, le froid dans vos os. Et à cause de cela, vous asseyant lassé au bord du chemin poudreux, vous vous êtes dit, regardant du côté où le soleil se couche: "Je baïssa."

Oui; c'est bien vrai, vous baïssa. Vous baïssa... que dis-je? Ne montez-vous pas plutôt? A mesure que vous avancez en âge, ne sentez-vous pas dans votre esprit, dans votre cœur, l'impression d'une marche ascensionnelle vers des horizons et des spectacles grandissants, immenses, tandis que de l'autre côté tout diminue et se rapetisse?

La vérité la voici: La vie est une ascension et le temps un ascenseur; sans vous en apercevoir, vous êtes montés.

Et les événements d'antan, vos gros événements, comme ils ne sont plus rien et combien peu de place ils occupent dans l'universalité des années et des faits.

Et les impressions d'alors? Tristesses et joies, désolations et enthousiasmes de votre temps de jeunesse. Comme ils se sont dissipés au souffle des années ces nuages noirs ou roses, qui passaient sur votre cœur apeuré ou exalté!

Maintenant que vous voilà vieux, ne vous semble-t-il pas que le temps fuit encore plus vite qu'il y a cinquante ans?

Ordinairement, on se le représente avec des ailes: il ne marche pas, il vole... C'est surtout à la dernière étape que sa course non seulement s'accélère mais se précipite. Car enfin, ne vous est-il pas déjà arrivé de vous demander si les années avaient encore douze mois, les mois trente jours et les jours vingt-quatre heures? Le soir touche au matin; le coucher au lever; et, entre les deux, ce qui reste d'instantanés fond au feu des derniers soleils comme une boule de neige entre les doigts d'un enfant.

Où est donc le temps où pour vous ingénus, heureux, la durée d'une année semblait un siècle? Elle s'écaillait alors avec la lenteur du ruisseau, qui traîne son fillet d'eau au sortir d'une source. Mais voici que les soucis, les entreprises, les projets impatients, tous les affluents impétueux de l'existence, venant à gonfler le courant, en ont fait un torrent rapide et bondissant.

Et maintenant, comme il fuit! Comme il fuit...

Il va si vite, que nous voilà déjà rendus à l'automne et que bientôt va succéder l'hiver. Mais avant, hâtons-nous de parler de la mélancolique poésie de cette saison la plus aimée des peintres et des poètes, celle où la nature prend ses plus riches teintes, où les feuilles se dorment, où les soirs s'empourpent, où les migrants partent pour de meilleurs soleils, où la semence s'enfouit pour concevoir la vie. Voilà la poésie des choses du dehors.

Puis, vient cette poésie du dedans meilleure encore: celle de ces chants intérieurs que l'âme du vieillard se dit à elle-même, faits de souvenirs et d'espérances, de tristesses et de sourires. La poésie de la solitude et des grands silences éloquents; celle de l'amour suprême, celle de la charité et de la pénitence; celle des tendres adieux suivis des rendez-vous éternels...

Que nous voilà loin de l'antique conception de la vieillesse et du vieillard!

Le monde païen a vu passer le vieillard. Il descendait une colline, un bâton à la main; sa tête blanche branlait au vent du soir. Le regardant cheminer ainsi, courbé vers la terre, l'antiquité s'est inclinée compatissante, respectueuse. C'était à la terre qu'il s'en retournait.

Et ce salut était un adieu sans retour...

Le monde chrétien a vu passer le vieillard nouveau. Il montait d'un pas tranquille vers un sommet invisible, mais proche. C'étaient les derniers pas de sa longue carrière. Sa tête dénudée se relevait pour chercher et déjà saluer le faite désiré. Il y touchait. Les nuages roulaient sous ses pieds. Une lumière descendue d'en haut teignait son front. Le ciel s'ouvrait... De son côté plein de sourires, des voix aimées l'appelaient vers elles. Et du côté de la terre, d'autres voix lui disaient: "Au revoir!"

Non, notre vieillard à nous n'est pas un mortel qui finit; c'est un immortel qui commence.—La Presse, Montréal.

IL NEIGE DES ARAIGNÉES INCONNUES

Au cours d'une tempête de neige survenue le 4 mars sur la région montagneuse de Tréminis, près de Grenoble, tombèrent du ciel, à un moment donné, des insectes, araignées et vers encore vivants appartenant à des espèces inconnues à ces régions, constituant sur plusieurs centaines de mètres de véritables amoncellements.

Vingt-quatre dynasties ont été renversées au cours de la grande guerre. C'est bien le cas de dire: les rois s'en vont.